

vingt millions, etc., et qu'une série de procès vont lui être intentés dans le but de lui faire dégorger un certain nombre de millions et de dévaliser les dessous de la haute finance.

Les dessous de la haute finance ! cela doit être du propre.

Quoi qu'il advienne de ces procès, la ruine même de Morgan ne changerait guère l'état de choses déplorable actuel, le manque d'équilibre entre le capital et le travail.

Les millions que l'on fera dégorger à Morgan passeront entre les mains d'autres financiers aussi véreux, aussi âpres au gain, aussi vicieux que leur confrère, car dans ces sortes de batailles, les vainqueurs ne valent pas mieux que les vaincus.

Le public assistera certainement avec plaisir à cette lutte, mais il est certain d'en payer les frais quand même.

LEON LEDIEU.

## L'AVEUGLE ET L'ESTROPIÉ

L'historien arabe al Ghazali rapporte que Mahomet, expliquant à ses fidèles les mystères de la résurrection des corps et du jugement dernier, eut à résoudre la difficulté suivante posée par un de ses nombreux auditeurs :

Au jour du jugement, chaque personne se défendra du mieux qu'il lui sera possible, en tâchant de s'excuser de rejeter sur les autres le blâme de ses mauvaises actions, de sorte qu'il s'élèvera une dispute entre l'âme et le corps, pour savoir auquel le crime doit être imputé.

L'âme dira : "O Seigneur, j'ai reçu mon corps de toi, car tu m'as créé sans mains pour saisir quoi que ce soit ; sans pieds pour marcher, sans yeux pour voir, et sans oreilles pour ouïr, jusqu'à ce que je sois venue et que je sois entrée dans ce corps ; c'est pourquoi punis-le éternellement, mais délivre-moi.

Le corps, de son côté, fera son apologie ; Seigneur, dira-t-il, tu m'as créé comme un tronc de bois, ne pouvant faire usage de mes mains pour saisir, ni de mes pieds pour marcher, jusqu'à ce que cette âme soit entrée dans moi comme un rayon de lumière ; alors, ma langue a commencé à parler, mon oeil à voir, et mes pieds à marcher ; c'est pourquoi punis-le éternellement, mais délivre-moi.

Et le Prophète répondit par la parabole suivante, empruntée très probablement au Gemara Sanhedrin des Juifs :

Un certain Roi avait un beau jardin, dans lequel il y avait des fruits mûrs ; il établit deux hommes pour les garder, dont l'un était aveugle et l'autre estropié : le premier ne pouvait voir les fruits, et l'autre ne pouvait les cueillir ; mais l'estropié engagea l'aveugle à le prendre sur ses épaules, et par ce moyen il cueillit aisément les fruits, qu'ils se partagèrent entre eux.

Le maître du jardin, étant venu quelque temps après, et ayant demandé son fruit, tous les deux tâchèrent de s'excuser. L'aveugle dit qu'il n'avait point de vue pour voir où était le fruit, et l'estropié dit qu'il n'avait point de pieds pour s'approcher des arbres.

Le Roi ayant fait mettre l'estropié sur les épaules de l'aveugle, les jugea et les punit l'un et l'autre.

Allah, conclut Mahomet, traitera de même le corps et l'âme, le jour du jugement dernier.

AUGUSTE CHARBONNIER.

Montréal, 1903.

## ILLUSION

Le temps passe, dit-on, et tous, nous le pensons ! C'est une illusion qui donne du courage. Le temps est éternel, et c'est nous qui passons ! La vie est le courant, et le temps le rivage !

STEPHANE KERVAL.

## NOS CONCOURS

L'énorme succès que rencontre auprès du public notre concours de novembre, nous engage à poursuivre une ligne de conduite dont nos lecteurs bénéficieront. L'Album Universel publiera donc, dans son numéro du 5 décembre, les conditions et particularités concernant notre concours de décembre. L'attrait que cette joute de la pensée offrira au public, nous porte à croire que tout le monde s'y intéressera et voudra gagner un de nos jolis prix. Que l'on veuille bien ne pas oublier que les solutions de notre concours actuel, devront nous parvenir du 29 novembre au 7 décembre inclusivement.

BALSAMO.

## LE PALEFRENIER DU PRINCE DE GALLES

J'ai conservé quelques relations, incertaines, fluctuantes, tantôt brèves et presque muettes, tantôt affirmées par deux ou trois longues visites rapprochées et pleines de confidences, ou plutôt de récits, avec un ancien camarade de collège, qui a été au Canada et qui en est revenu. Ce n'est pas un monopole. Il n'y a guère de Français, à cette heure, qui n'en connaisse, au moins, un autre, dont la première jeunesse, ou la seconde, a dépensé deux ou trois années en expériences coloniales. Toutes les tentatives n'ont pas été heureuses, par la faute des colons plus que des colonies. Celle de mon camarade est du petit nombre de celles qui réussirent. Du moins, il l'affirme. Parti de France, il y a vingt ans, avec une fortune ébréchée, une santé heureusement à toute épreuve et des goûts d'écuyer de cirque, il reparessait vers 1895, assagi, pesant et encore agile, les deux sourcils séparés par la ride profonde du commandement, les poches remplies de dollars, la voix toujours sonnante du nom des beaufs, des taureaux et des chevaux.

Nous causions, un jour, d'un des sujets qui nous divisent le moins : la mort de la reine d'Angleterre ; il me disait avec gravité, avec émotion, avec la voix basse qu'il eût prise pour me parler d'un deuil de famille, combien il avait aimé la liberté dont il jouissait "là-bas", sous la suzeraineté de la reine Victoria, "dans la prairie". Il avait une manière de dire "la prairie" et de prolonger la dernière syllabe, qui évoquait l'image d'une plaine immense, nivelée, soyeuse, où le vent passait d'un souffle égal et sans obstacle.

—Pauvre vieille reine ! dit-il. J'ai été, pendant quinze ans, un de ses protégés les plus loyaux. Pas une fois, je n'ai manqué d'illuminer le jour de sa naissance et le jour de la naissance du prince de Galles.

—Dans le désert ?

—Parfaitement. J'avais, il est vrai, près de moi, et jouant un rôle important dans mon exploitation, un homme qui avait étrillé, l'espace de dix-huit mois, l'un des premiers chevaux de chasse d'Edouard VII. Il s'appelait Tom Shelley Wart.

Et comme je me taisais, mais de l'air sans doute d'un homme qui attend, mon camarade poursuivit :

—Tom Shelley Wart était le chef très respecté — chose rare — et très redouté de mes cowboys. J'ai vu peu de visages aussi impassibles que le sien. Peut-être que, de bonne heure, un peu d'abrutissement, causé par l'abus du gin, avait augmenté l'inaptitude naturelle à s'émouvoir de cette figure carrée, rasée, qui n'offrait aux yeux que des lignes droites, se coupant à angle droit, ligne des sourcils, ligne du nez, ligne des lèvres plates et également larges, et qu'une seule teinte : celle de la brique peu cuite. La teinte seule s'accroissait en vieillissant. L'homme demeura muet de visage. Il avait le buste solide, les jambes menues et un peu arquées, les poings énormes. En cela, il ne se distinguait guère d'un grand nombre de jockeys comme lui, que j'ai connus durant la première partie de ma vie, au temps où je faisais courir.

Mais il avait, en sa qualité d'Anglais et d'Anglais ayant servi dans les écuries de la Maison royale, un sentiment de la hiérarchie qui contrastait absolument avec le sans-gêne et l'indiscipline de mes cowboys américains. Jamais de familiarité, jamais de confiance, bien rarement une demande d'explication. Il obéissait. Quand je l'emmenais avec moi, dans la visite quotidienne que je faisais aux troupeaux de mon "ranch", il tenait toujours son cheval à la croupe du mien, sur la gauche, tant que je parlais, et, quand je ne parlais plus, à dix mètres en arrière. Nous avions l'air d'aller au Bois, et cela m'agaçait furieusement. Avec ses subordonnés, Tom Shelley Wart se montrait extrêmement cassant. Mais, comme il ne donnait jamais un ordre faux ; comme il était capable de faire lui-même tout ce qu'il commandait aux autres ; comme il n'y avait pas de poulain ou de cheval vicieux qui fût capable de désarçonner ce cavalier de l'ancien monde ; comme il buvait toute sorte de liqueurs fortes avec l'indifférence d'un filtre ; comme il mettait la main, volontiers, dans la poche de sa veste d'écurie, où chacun savait qu'il serrait un revolver chargé de six balles, les grands enfants minces, insolents et querelleurs de la prairie américaine reconnaissaient en lui un ancêtre plus court, aussi violent qu'eux avec des façons moins bruyantes et d'une éducation plus raffinée. Ils cédaient.

Je vous assure que, bien souvent, dans la vie aventureuse que nous menions, dans cette existence primitive qui abolit un si grand nombre de ces apparences par lesquelles nous prétendons marquer notre rang social, différences de logement, de vêtement, de nourriture, d'occupations, de plaisirs, de langage, j'ai été frappé du sentiment de déférence, ou plutôt de distance mondaine qui, malgré mes efforts, a toujours écarté de moi le chef de mes cowboys. Palefrenier dans sa jeunesse, et pendant peu de temps, chez le prince de Galles, puis jockey en Angleterre et en France, enfin exilé avec moi, au fond de la prairie canadienne, en vue des Montagnes Rocheuses, il n'avait conservé qu'un seul souvenir de ce passé : le premier. Il en vivait. Il continuait d'être l'homme très humble par la situation, très honoré par un voisinage royal. Il lui fallait un prince de Galles à perpétuité. Je l'étais devenu pour lui. Il en est mort. Voici comment.

\* \* \*

Je vous ai raconté la façon dont j'avais bâti ma maison, c'est-à-dire ma chambre, celle de mes gens, et, entre les deux, une vaste cuisine où nous passions ensemble de longues heures du long hiver canadien, à nous chauffer. C'était fait en troncs de sapins, couvert en planches, calfaté avec de la mousse pressée et de la boue, et puis c'était, six mois durant, revêtu d'une couche de neige qui ne laissait passer que la fumée de notre feu. La très médiocre butte de terre sur laquelle nous étions perchés, nous permettait, cependant, d'apercevoir une partie de nos boeufs et de nos chevaux répandus dans la prairie qui s'en allait, sans aucune autre limite que la courbure de la planète, au Nord, à l'Est et au Sud. A l'Ouest seulement, mais bien loin encore, une ligne dentelée, bleue en été, blanche en hiver, indiquait la barrière des Montagnes Rocheuses.

Le village le plus proche était à soixante kilomètres, qu'il fallait parcourir, sans route, bien entendu, tantôt sous la piqure des innombrables moustiques levés par le soleil dans les parties marécageuses de la prairie, tantôt par des froids de dix, quinze ou même trente degrés. Nous faisons, cependant, cette rude course avec plaisir, quelque temps qu'il fit, et mes hommes désertaient quelquefois le ranch, à la nuit tombante, pour aller jouer et s'enivrer dans les bouges de Rouge-Terre. Tom Shelley Wart, plus encore que les jeunes, aimait se rendre au village. Il n'y manquait jamais la veille du 24 mai, ni celle du 9 novembre, qui sont les dates de la naissance de la reine Victoria et du prince de Galles, afin d'acheter une provision de gin, de cigares, de victuail-